

Hommes d'Orient

Ed. N.

LA

# POPULATION PRIMITIVE DE L'ÉGYPTE

PAR

ÉDOUARD NAVILLE

---

Tirage à part du *Recueil de Travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes*. Vol. XXXIII.



PARIS (VI<sup>e</sup>)

LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, EDITEUR

Successeur d'ÉMILE BOUILLON

5, QUAI MALAQUAIS, 5

—  
1911

## CONDITIONS D'ABONNEMENT AU RECUEIL DE TRAVAUX

RELATIFS A LA PHILOGIE ET A L'ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNES ET ASSYRIENNES

Le *Recueil* paraît par volume composé de quatre fascicules.

Les abonnements se font pour le volume entier, il n'est pas vendu de fascicules séparés.

PARIS ..... 30 francs

DÉPARTEMENTS ET UNION POSTALE ..... 32 —

Le volume, une fois terminé, est porté au prix de 35 francs.

### EN VENTE A LA LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION

- ABOÛ BAKR AL-KHATĪB.** L'introduction topographique à l'histoire de Bagdâdh (392-463 H = 1002-1071 J.-C.). Texte arabe accompagné d'une traduction française par G. Salmon. Gr. in-8°. 12 fr.
- ABOULFARAG (G.).** Le livre de l'ascension de l'Esprit sur la forme du ciel et de la terre. Cours d'astronomie rédigé en 1279, publié pour la première fois d'après les mss. de Paris, d'Oxford et de Cambridge, par l'abbé F. Nau. Texte syriaque et traduction française, 2 parties gr. in-8°, avec figures dans le texte. 21 fr.
- ABOUL-WALID MERWAN IBN DJANAH.** Le livre des parterres fleuris. Grammaire hébraïque en arabe, publiée par J. Derenbourg, membre de l'Institut. Gr. in-8°. 25 fr.
- — Le même ouvrage, traduit en français sur les manuscrits arabes par le rabbin M. Metzger. Gr. in-8°. 15 fr.
- ADJARIAN (H.),** élève diplômé de l'École des Hautes Études. Classification des Dialectes arméniens. 1909. In-8° avec une carte. 5 fr.
- Table des matières :* INTRODUCTION. — Différences phonétiques. — Différences lexicographiques. — Différences morphologiques. — Différences syntaxiques. — Bibliographie. — Distribution du peuple arménien. — Langues parlées par les Arméniens. — Les trois branches de l'arménien moderne. — I. BRANCHE DE *-um*. — Dialectes : 1, d'Erivan; 2, de Tiflis; 3, du Karabagh; 4, de Samaxa; 5, d'Astraxan; 6, de Doulfa; 7, d'Agulis. — II. BRANCHE DE *ge*. — Dialectes : 1, d'Erzeroum; 2, de Muş; 3, de Van; 4, de Diarbékir; 5, de Kharpout-Erzinghian; 6, de Sabin-kara-Hissar; 7, de Trébizonde; 8, de Hamsen; 9, de Malatia; 10, de Cilicie; 11, de Syrie; 12, d'Arabkir; 13, d'Akn; 14, de Sivas; 15, de Tokal; 16, de Smyrne; 17, d'Ismidt; 18, de Constantinople; 19, de Rodosto; 20, de Nacxievân sur le Don; 21, d'Autriche-Hongrie. — III. BRANCHE DE *-el*. — Dialectes : 1, de Maraya; 2, de Xoy; 3, d'Artwin. — ERRATA.
- AL-FAKHRI.** Histoire du Khalifat et du Vizirat depuis leurs origines jusqu'à la chute du khalifat abasside de Bagdâdh (11-656 de l'hégire = 632-1258 de notre ère) avec des prolégomènes sur les principes du gouvernement par Ibn at Tiktakâ. Nouvelle édition du texte arabe par H. Derenbourg. Gr. in-8°. 25 fr.
- AMIAUD (A.).** La légende syriaque de Saint Alexis, l'homme de Dieu. 1 vol. gr. in-8°. 7 fr. 50
- AURÈS (A.).** Traité de métrologie assyrienne ou étude de la numération et du système métrique assyrien considérés dans leurs rapports et dans leur ensemble. In-8°. 6 fr.
- — Essai sur le système métrique assyrien, 1<sup>er</sup> fascicule. In-4°. 5 fr.
- BAILLET (A.).** Le décret de Memphis et les inscriptions de Rosette et de Damanhour. Gr. in-8°, avec une planche. 5 fr.
- BARTHELEMY (A.).** Gujastak Abalish. Relation d'une conférence théologique présidée par le Calife Mâmoun. Texte pehlvi publié pour la première fois avec traduction, commentaire et lexique. Gr. in-8°. 3 fr. 50
- BEREND (W. B.).** Principaux monuments du Musée égyptien de Florence, 1<sup>re</sup> partie : Stèles, bas-reliefs et fresques. In-f° avec 10 pl. photogravées. 50 fr.
- BERGAIGNE (A.).** Manuel pour étudier la langue sanscrite. Chrestomathie, Lexique, Principes de grammaire. Gr. in-8°. 12 fr.
- — Quarante hymnes du Rig Véda, traduits et commentés. Publié par V. Henry. Gr. in-8°. 5 fr.
- — La religion védique d'après les hymnes du Rig Véda. Tome IV. Index. par M. Bloomfield. 5 fr.
- BERGAIGNE (A.) et HENRY (V.).** Manuel pour étudier le sanscrit védique. Précis de grammaire-Chrestomathie-Lexique. Gr. in-8°. 12 fr.
- BHAMINI VILASA.** Recueil de sentences du Pandit Djagannâtha. Texte sanscrit publié pour la première fois en entier avec traduction en français et des notes par A. Bergaigne. Gr. in-8°. 8 fr.
- BLOCH (JULES).** La phrase nominale en sanscrit. In-8°. 4 fr.
- BLONAY (G. DE).** Matériaux pour servir à l'histoire de la déesse bouddhique Tara. In-8°. 2 fr. 50
- BOISSIER (A.).** Documents assyriens relatifs aux présages. Tome I<sup>er</sup>. Liv. 1 à 3. In-4°. 50 fr.
- J.-B. CHABOT.** Inventaire sommaire des manuscrits coptes de la Bibliothèque Nationale. In-8°. 1 fr. 50
- CHEREF-EDDIN-RAMI.** Anis-el-'Ochchaq, traité des termes figurés relatifs à la description de la beauté. Traduit du persan et annoté par C. Huart. Gr. in-8°. 5 fr. 50
- CHRONIQUE DE GALÂWDËWOS,** roi d'Éthiopie. Texte éthiopien traduit, annoté et précédé d'une introduction historique par William E. Conzelman. Gr. in-8°. 10 fr.
- CLERMONT-GANNEAU (C.).** Études d'archéologie orientale, 2 vol. in-4° avec figures dans le texte et photogravures hors texte. 50 fr.
- DARMESTETER (J.).** Études iraniennes. 2 vol. gr. in-8°. 40 fr.
- — Haurvatât et Ameretât. Essai sur la mythologie de l'Âvesta. Gr. in-8°. 4 fr.
- — Ormazd et Ahriman. Leurs origines et leur histoire. Gr. in-8°. 25 fr.
- DENYS DE TELL-MAHRË.** Chronique, 4<sup>e</sup> partie. Texte syriaque publié d'après le manuscrit 162 de la Bibliothèque Vaticane, accompagné d'une traduction française, d'une introduction et de notes historiques et philologiques par J.-B. Chabot. 1 fort vol. gr. in-8°. 25 fr.

# LA POPULATION PRIMITIVE DE L'ÉGYPTE

PAR

ÉDOUARD NAVILLE

Quelle a été la population primitive de l'Égypte? Voilà une question que se sont posée tous ceux qui s'occupent d'études égyptiennes. Pendant longtemps on a admis qu'une race caucasique ne pouvait pas être autochtone, c'est-à-dire avoir eu sa demeure primitive en Afrique, la terre des Noirs. La question revenait donc à ceci : de quelle région sont partis les Égyptiens qui ont occupé la vallée du Nil, ou plutôt : quand ont-ils quitté l'Asie et par quelle route sont-ils arrivés?

Longtemps aussi, on a considéré comme un fait indiscutable que les Égyptiens étaient d'origine asiatique. Cette opinion était celle des maîtres tels que Lepsius et E. de Rougé. Lepsius avait poussé son voyage jusqu'au Fazoql, afin de voir s'il y trouverait des monuments très-anciens, et comme il n'avait rencontré sur le Haut Nil que quelques restes d'une époque récente, et rien qui pût se comparer comme âge aux pyramides de Ghizeh et aux tombes qui les entourent, il en avait conclu que les débuts de la civilisation devaient être cherchés dans les environs de Memphis, à l'origine du Delta. Cela supposait une population arrivée dans la vallée du Nil par l'isthme de Suez.

M. de Rougé soutenait le même point de vue tout en maintenant que les Égyptiens étaient des Chamites. Son opinion a été formulée en ces termes par M. Jacques de Rougé : « Nous sommes amenés, pour la race égyptienne, à fixer son point de départ en Asie, où ses ancêtres auraient vécu à côté du peuple chaldéen<sup>1</sup>. »

L'origine asiatique des Égyptiens est maintenant généralement abandonnée, sauf par quelques savants comme M. Eduard Meyer, pour qui l'égyptien est une langue sémitique, laquelle, chose curieuse, commence par la décomposition (*Zersetzung*). « Les tribus du nord de l'Afrique ou Chamites, nous dit le savant historien, sont proches parentes des Sémites. Il est donc naturel de présumer qu'anciennement, en une ou plusieurs expéditions, elles ont émigré en Afrique, comme des milliers d'années plus tard, les Arabes<sup>2</sup>. »

Admettant pour un instant l'hypothèse de M. Eduard Meyer, elle ne nous dirait pas quelle a été la population primitive de l'Égypte. S'il y a eu des envahisseurs sémitiques, ils n'ont pas occupé un pays désert. Il y avait déjà une population ayant une civilisation de l'époque paléolithique. Le coup de poing chelléen se trouve dans un grand nombre de localités de l'Égypte, en particulier dans les montagnes qui entourent et dominent la plaine de Thèbes; on en a recueilli jusqu'à Dahchour, à l'origine du Delta. Il semblerait donc que l'homme de l'époque paléolithique habitait déjà toute la vallée du Nil composant l'Égypte propre.

Ainsi, à cette époque reculée, il y a déjà une population en Égypte. Il est évident

1. *L'Origine de la race égyptienne*, p. 24.

2. *Geschichte des Alterthums*, 2<sup>e</sup> Ausg., I. Band, p. 44.

que nous ne pouvons remonter plus haut que cette population-là, à laquelle nous devons donner le caractère d'autochthone. Pour l'histoire, ce mot veut dire, non pas selon les anciens Grecs, qu'une nation est fille de la terre qu'elle occupe, mais que d'emblée elle nous apparaît comme établie dans cette contrée, et que nous ne pouvons pas supposer qu'elle y ait été précédée par de plus anciens habitants.

Les restes de l'homme paléolithique sont pauvres, et ne nous renseignent guère sur la civilisation et le genre de vie de cette époque, qui paraissent avoir eu des caractères fort analogues dans des pays très divers. Il en est tout autrement de l'époque néolithique. En particulier pour ce qui concerne l'Égypte, un nombre considérable de cimetières de cette époque ont été découverts ; chaque année, et presque chaque campagne de fouilles nous en fait connaître de nouveaux, et nous pouvons maintenant nous faire une idée assez exacte du degré de développement qu'avaient atteint les habitants des bords du Nil à cette époque. L'honneur d'avoir le premier signalé à l'attention du monde savant cette population, à côté de laquelle l'intérêt des monuments égyptiens proprement dits avait trop facilement fait passer, revient certainement à M. Flinders Petrie qui l'avait d'abord appelée la nouvelle race « the new race ». Depuis lors il a abandonné ce nom qui a été remplacé par celui de race préhistorique ou pré-dynastique, qu'on admet cependant avoir existé pendant un temps plus ou moins long avec les Égyptiens des temps historiques. Ce nom de préhistorique ne semble pas exact, en ce sens qu'il est trop absolu. Il assigne aux monuments dont il s'agit une date qui pourrait n'être point toujours la vraie. Je crois qu'on doit bien plutôt voir dans cette civilisation qu'on appelle préhistorique, la culture de l'ancien fond africain de la population, qui resta certainement en grande majorité après que le pays fut conquis par une race, sur laquelle nous aurons à revenir, les Égyptiens que nous appellerons dynastiques ou pharaoniques. Plus tard, la fusion se fit entre ces deux éléments, mais probablement pas dans toute l'étendue du pays. Il resta peut-être fort tard des groupes, ou si l'on veut, des tribus et des clans, qui conservèrent jusqu'à une époque que nous ne pouvons pas fixer, les caractères de l'époque ancienne ; de même qu'aujourd'hui encore, à côté des Égyptiens civilisés, et à peu de distance de villes offrant tous les raffinements de la culture moderne, nous trouvons les tentes des Bédouins qui, à bien des égards, sont restés ce qu'ils étaient il y a des centaines d'années. Ce contraste se voit aussi en Mésopotamie, et si l'on veut prendre un exemple analogue dans l'histoire d'Europe, la conquête de l'Angleterre saxonne par les Normands me semble avoir quelque ressemblance avec ce qui se passa en Égypte.

L'Égyptien qu'on nomme préhistorique nous est connu par un grand nombre de travaux et par des fouilles dues à presque tous les explorateurs qui, durant ces vingt dernières années, ont remué le sol de l'Égypte. A la suite de M. Petrie, M. de Morgan d'abord, puis un grand nombre de savants français, allemands, anglais, américains ont mis à découvert des milliers de tombes préhistoriques, et il n'y a pas de musée d'Europe d'une certaine importance qui ne renferme au moins quelques objets qui en ont été tirés. Les recherches faites en Égypte même ont été complétées par une exploration soignée des cimetières de Nubie, dans la partie qui, à la suite de l'élévation du

barrage, doit être couverte d'eau. Ces recherches, ainsi que nous le verrons, ont accentué encore l'origine africaine de cette civilisation, dont nous rappellerons brièvement les caractères principaux.

La tombe préhistorique type est une fosse ronde ou ovale, creusée à une profondeur de 1<sup>m</sup> 50 ou 2 mètres, quelquefois même moins. Le corps est déposé sur le côté gauche, il n'a aucune trace d'embaumement ou de momification. Les jambes sont repliées de telle sorte que les genoux sont contre la poitrine, les mains sont devant la bouche. Autour du mort sont des vases de diverses espèces : les uns sont de grandes urnes de fabrication grossière, d'autres, et ce sont les plus caractéristiques, sont en terre rouge polie avec un bord noir. Près du corps sont des figurines de schiste représentant des poissons ou des quadrupèdes. Quelquefois, comme on le voit au corps qui est à Berlin, le défunt porte à la bouche une de ces palettes de schiste. On relève aussi dans ces tombes des instruments en silex, quelques-uns même taillés avec une grande perfection.

Grand fut l'étonnement des premiers explorateurs qui trouvèrent le défunt dans cette position. C'était tout à fait différent de la sépulture égyptienne à laquelle on était habitué : le corps étendu de toute sa longueur, les mains en général l'une sur l'autre, et surtout l'embaumement perfectionné qu'on rencontrait déjà à la IV<sup>e</sup> dynastie. On a appelé la position accroupie du défunt, position embryonnaire. Je me bornerai à rappeler ce que j'ai déjà développé ailleurs. Il y a une autre explication à en donner. C'est la position assise, qu'Hérodote nous dit que les Nasamones avaient soin de donner au corps au moment de la mort. Assis veut dire assis sur ses talons, comme le font encore la plupart des Orientaux, et comme nous le voyons dans un grand nombre de statues égyptiennes<sup>1</sup>. La chaise est un objet de luxe que ne possédaient pas les primitifs et surtout pas ceux qui étaient d'humble condition. Elle était, même plus tard, d'un usage rare, puisque nous avons conservé un grand nombre de statues d'Égyptiens, quelquefois d'hommes haut placés, assis sur les talons. Il est clair que le défunt ne conservait cette position qu'autant qu'il était soutenu, et qu'abandonné à lui-même il devait tomber de côté et le plus souvent du côté gauche qui est celui du cœur. C'est exactement ce que nous voyons dans les tombeaux préhistoriques.

Cette manière d'enterrer n'était pas la seule. Il arrive souvent qu'on trouve les ossements d'une tombe dans le désordre le plus complet, qui résulte d'un véritable démembrement du cadavre ; les corps, au lieu d'être ensevelis intacts, ont été décharnés, soit entièrement, et dans ce cas tous les os sont placés pêle-mêle dans la fosse, soit partiellement, et dans ce cas on retrouve ensemble les os des mains et des pieds, tandis que le reste du squelette est dans la plus grande confusion. La tête peut avoir été séparée du tronc sans être tranchée. Certains corps semblent avoir été simplement coupés en tronçons afin que leurs débris occupent un moindre espace.

Les fosses sont variables de dimension ; souvent elles présentent une forme rectan-

---

1. La même idée a été soutenue par le Dr Lortet dans son dernier ouvrage : *Faune momifiée de l'ancienne Égypte*, 5<sup>e</sup> partie, p. 236.

gulaire, parfois elles sont garnies sur tout leur pourtour de murailles de briques crues formant un ciste complet. D'autres fois encore, le corps est renfermé dans un ciste véritable en argile. Pour les défunts enterrés de ces diverses manières, les dépôts sont les mêmes et s'expliquent assez facilement. Un mort assis sur ses talons conserve la position de repos qu'il avait pendant sa vie; et s'il a autour de lui des vases renfermant des victuailles, ses armes et les instruments dont il se servait, cela suppose qu'après sa mort, il continuera à mener une vie très analogue à celle qu'il avait passée sur cette terre.

Ce qui est particulièrement propre à ces anciens habitants de l'Égypte que j'appellerai comme M. de Morgan les indigènes, c'est la céramique. Il est inutile de reprendre ici la description des vases de diverses espèces qu'on trouve dans les tombes préhistoriques. Je ne voudrais m'arrêter ici que sur les vases peints sur lesquels on voit représentés des animaux, surtout des gazelles et des autruches, et des sujets plus compliqués qui nous renseignent sur le genre de vie de ceux qui faisaient ces vases. En particulier on y voit ce qu'on a appelé des barques, ces longues courbes presque toujours doubles,



Fig. 1. — Vase du Musée du Caire.

desquelles partent un grand nombre de barres où l'on a voulu voir des rames (fig. 1). Au-dessus de ces courbes se dressent deux huttes qu'on appelle des cabines, près desquelles sont des femmes portant quelque chose sur la tête, des hommes avec leurs armes, et des animaux, presque toujours des gazelles et des autruches. Un archéologue anglais,

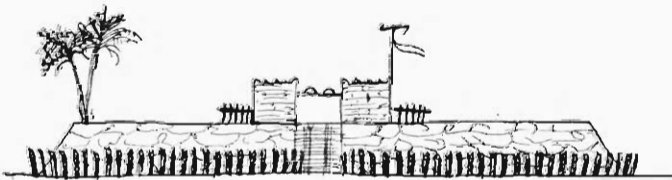


Fig. 2.

M. Cecil Torr, s'est le premier élevé contre cette interprétation donnée à ces représentations, qu'il considère comme figurant des habitations placées sur le haut d'un glacis qui servait de rempart. M. Loret

partage cette opinion, il voit dans ces dessins des villages situés sur une élévation naturelle afin d'être mis à l'abri de l'inondation, et il a reconstitué par deux dessins très ingénieux l'apparence que ces villages devaient avoir (fig. 2 et 3)<sup>1</sup>.

Je me range entièrement aux arguments présentés par ces deux savants, et je

1. Je dois ces dessins inédits à l'obligeance de M. Loret.

voudrais insister sur diverses considérations qui me semblent exclure le nom de barques donné aux dessins des vases. D'abord quand ce ne serait que le contenu. Imagine-t-on

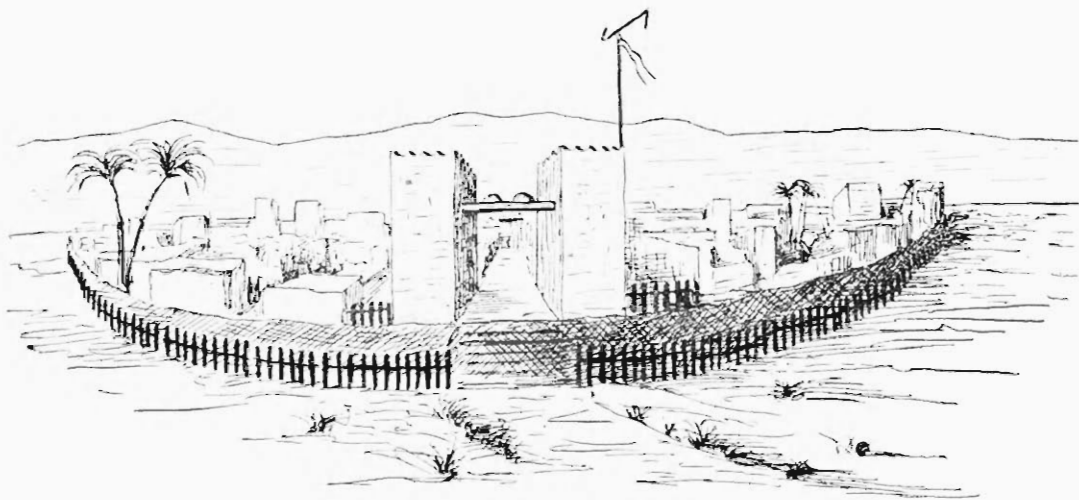


Fig. 3.

un bateau assez grand pour porter au moins deux huttes, des antilopes de grande taille à en juger par leurs proportions comparées à celles des hommes, des autruches et même des bosquets, si ce ne sont pas des arbres? Jamais non plus on ne voit que ces barques trempent dans l'eau. Quand elles sont rapprochées, ce qui les sépare, ce sont des antilopes et des autruches (voir fig. 1). Comment admettre que dans ces nombreuses peintures on ne verrait jamais d'habitations, uniquement des barques! On ne peut cependant pas supposer que ces primitifs vivaient dans des bateaux et non sur terre ferme. Évidemment il faut voir là des enceintes, des enclos renfermant soit les demeures des indigènes, soit les animaux qu'ils avaient avec eux et qui ne sont pas des animaux domestiques, ce sont des animaux sauvages qu'ils savaient peut-être apprivoiser. Les barques véritables se reconnaissent à la voile<sup>2</sup>.

Qu'on ne s'étonne pas de voir ces villages des indigènes bâtis derrière une sorte de parapet en terre. On a remarqué une grande ressemblance dans la civilisation paléolithique ou néolithique des divers pays du monde. Le même trait se retrouve en France et en Suisse : les habitations néolithiques sont souvent réunies dans ce qu'on a nommé des refuges et des camps. Ils en subsiste encore en Suisse en plusieurs endroits. Les uns, établis sur des hauteurs, possédaient des défenses naturelles, les autres des remparts artificiels; d'autres encore étaient complètement ouverts, ou peut-être défendus soit par des palissades, soit par des clôtures similaires en matériaux légers<sup>3</sup>. Des villages préhistoriques fortifiés ont été reconnus en Allemagne, en Hongrie, en Transylvanie, en Thessalie. Il n'y a donc rien de surprenant à voir les villages des primitifs égyptiens en-

1. Voir en outre PÉRIE, *Nagade and Ballas*, pl. XXXIV, 43, 47; MORGAN, *Recherches sur les Origines de l'Égypte*, pl. VIII-X, *Hieraconpolis*, II, pl. LXXVI et LXXVIII. La fig. 1 reproduit le même vase que la pl. X de Morgan, d'après une photographie prise sur l'original.

2. BUDGE, *Hist. of Egypt.*, I, p. 80.

3. DÉCHELETTE, *Manuel d'Archéologie préhistorique*, p. 347.

tourés d'une défense qui devait être en terre, et placés en général sur une hauteur. M. Cécil Torr nous paraît tout à fait dans le vrai lorsqu'il considère les lignes parallèles qu'on a appelées des rames comme représentant le glacis, la pente de terre sur laquelle

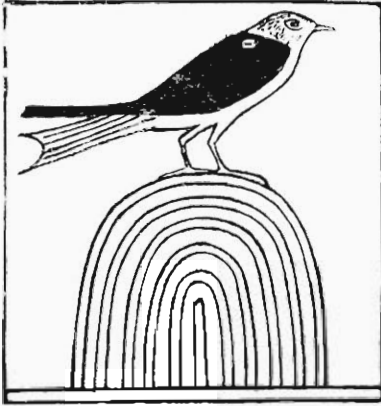


Fig. 4. — Papyrus de Londres.

s'élevait le parapet. Sous la XVIII<sup>e</sup> dynastie, dans les papyrus funéraires, des lignes parallèles représentent encore le terrain. C'est par des lignes courbes parallèles qu'on figure un petit tertre sur lequel est posé un oiseau (fig. 4 et 5). Aussi j'hésite encore à considérer les lignes ondulées qui sont au-dessus des villages comme étant de l'eau. Il s'y trouve des interruptions régulières qui ne se comprennent pas s'il s'agit d'une rivière ou d'un lac. Je serais plutôt tenté d'y voir une étendue de sable dont les ondulations produites par le vent rappellent un peu les vagues. Les interruptions seraient des chemins ou des sentiers.

Quant aux signes qu'on voit en grand nombre et qui ont une forme se rapprochant du chiffre 2, je crois que ce sont des représentations grossières de petits buissons ou d'herbages<sup>1</sup>.

On remarquera que dans ces peintures les animaux domestiques manquent absolument. Il est certain que ce peuple n'était pas agriculteur; c'étaient des chasseurs; l'arc et les flèches leur procuraient leur nourriture ainsi que la pêche. Les harpons trouvés dans les tombes indiquent que la pêche était aussi une de leurs occupations, quoiqu'on ne voie pas de poissons dans ce qu'on a appelé les barques.

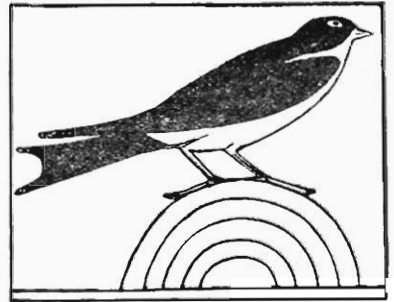


Fig. 5. — Papyrus de Leyde.

Les habitations construites dans les refuges devaient être des clayonnages en bois ou en roseaux; elles devaient ressembler aux huttes néolithiques retrouvées dans divers pays d'Europe. Il est probable que les hommes étaient à peu près nus, et que les femmes se vêtaient de peaux de bêtes, ce qui, au dire d'Hérodote, était le costume des femmes libyennes<sup>2</sup>.

Ces primitifs qui à certains égards paraissent si barbares étaient non seulement des potiers d'une habileté consommée, mais ils savaient travailler la pierre dure; ils faisaient des vases en schiste, en grès siliceux, en diorite, en basalte, en serpentine, en albâtre, qui aujourd'hui excitent encore notre admiration. Ils se servaient de la pierre pour l'ornementation, car les femmes avaient des colliers en cornaline; elles portaient des bracelets en silex qui semblent être le produit le plus difficile à obtenir dans cette industrie. Ils employaient aussi l'os, l'ivoire et l'œuf d'autruche.

1. BUDGE, *Hist. of Egypt.*, I, p. 98.

2. Liv. IX, 189.

Aucun signe d'écriture quelconque n'a été trouvé dans les cimetières des indigènes qui semblent donc n'avoir pas eu de langue écrite.

Quant à leur type physique, à entendre tous ceux qui ces dernières années ont étudié les crânes des primitifs, il est clair qu'ils n'étaient point nègres, qu'ils étaient dolichocéphales, qu'ils avaient les cheveux lisses et souvent blonds, et par suite qu'ils appartenaient à la race blanche, dont il y a eu une sous-race éthiopico-berbère qui constitue les peuples chamitiques. Le caractère africain de la population indigène de l'Égypte ne fait question pour aucun des savants qui ont fait des recherches spéciales sur le caractère anthropologique de ces primitifs. J'en citerai seulement deux : le D<sup>r</sup> Lortet et le D<sup>r</sup> Elliot Smith.

Ce dernier vient de nous donner les résultats anthropologiques obtenus dans l'exploration de la Nubie inférieure, exploration qu'il a faite avec le D<sup>r</sup> Reisner. Il importait, avant que ce pays fût couvert d'eau par le fait de l'élévation projetée du barrage d'Assouan, de recueillir tous les matériaux que pouvaient nous fournir les nombreux cimetières qu'on rencontre le long du fleuve. La moisson recueillie par MM. Reisner et Elliot Smith est considérable, et nous ne pouvons que leur être très reconnaissants du soin avec lequel ces fouilles ont été faites, de l'exactitude de leurs observations et de la bonté des reproductions. Si l'on peut différer des deux explorateurs dans les conclusions qu'ils tirent de leurs découvertes, tous les savants seront unanimes à reconnaître la richesse et la valeur des documents qu'ils ont mis à notre disposition. Leurs recherches les ont conduits à constater les faits suivants qui sont formulés ainsi par le D<sup>r</sup> Elliot Smith : « Ce qui nous reste des plus anciens habitants de la Nubie, présente un type physique qui ne peut pas être distingué de la population de la Haute Égypte à la même époque..., il est impossible de séparer l'Égypte de la Nubie lorsqu'on étudie l'ethnographie de l'un ou l'autre de ces pays..., les Égyptiens prédynastiques s'étaient fixés dans la vallée du Nil longtemps avant le moment où nous les y trouvons, — sauf des cas sporadiques d'hybridisme avec les nègres, il n'y a pas d'élément nègre appréciable dans les Égyptiens prédynastiques<sup>1</sup>. »

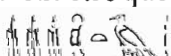
Ainsi depuis l'origine du Delta jusqu'en Nubie, nous trouvons une population chamitique autochtone, d'un type assez homogène, étant arrivée au degré de civilisation qu'on nomme d'ordinaire néolithique. Cette population est toujours désignée maintenant du nom de préhistorique ou de prédynastique. C'est un nom qui est adopté sans examen. Quiconque trouve une petite tombe contenant un mort accroupi, à côté duquel on a déposé des vases avec peut-être des palettes et des silex, déclare d'emblée qu'il a découvert une tombe préhistorique.





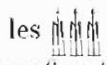
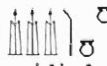
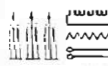

Il m'est impossible d'admettre cette affirmation dans toute sa rigueur. Que la civilisation néolithique ait été la première, qu'elle ait précédé celle des Égyptiens pharaoniques ou si l'on veut dynastiques, cela est incontestable, mais je demande sur quelle preuve s'appuie l'assertion qui est presque devenue un dogme, que cette civilisation a été le degré inférieur de la civilisation dynastique, et qu'elle a complètement cessé à un

---

1. *The Archaeological Survey of Nubia*, vol. II, ch. II, *The Racial problem*.

moment déterminé que les uns fixent à la III<sup>e</sup>, d'autres à la VI<sup>e</sup> ou même à la XII<sup>e</sup> dynastie. Je crois que les deux civilisations ont dû coexister, vivre parallèlement jusqu'à une époque qui a varié suivant les localités. Dans certaines parties de l'Égypte, les cimetières qu'on appelle préhistoriques sont si nombreux, ils couvrent des espaces si considérables qu'il est impossible d'admettre qu'ils appartiennent tous aux époques antérieures à l'histoire. Dans la Moyenne Égypte, par exemple, de Girgeh jusque près de Thèbes, le sol en est parsemé; chaque année on en trouve de nouveaux en se promenant dans le désert. Il semble que toute cette région soit un vaste cimetière néolithique. Si tout cela est préhistorique, où est la population qui a vécu là pendant les quatre mille années de la période historique? Où a-t-elle été enterrée? Qu'en reste-t-il en dehors des grands temples tels que Dendérah, Abydos ou des tombeaux de grands seigneurs, comme ceux qu'on a découverts dans le voisinage des temples? Il y a certainement existé une population dans toute cette région, et il serait étrange qu'il ne fût rien resté de ses sépultures, tandis qu'au contraire, il aurait subsisté des milliers de tombes préhistoriques souvent tout à fait à la surface du sol. Il semble évident que ces vastes cimetières néolithiques sont ceux de l'ancienne population africaine qui a conservé très tard ses mœurs et sa civilisation.

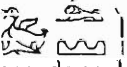
Cette conclusion s'impose en premier lieu en Nubie. Les recherches de MM. Reisner et Elliot Smith ont porté sur de nombreux cimetières où la grande majorité des tombes sont de celles qu'on nomme préhistoriques; à côté de cela des restes égyptiens proprement dits, de diverses époques, mais surtout du Nouvel Empire et plus tard encore. Il n'y aurait donc en Nubie que des tombes préhistoriques et un petit nombre de tombes dynastiques. Or les inscriptions égyptiennes de toutes les époques parlent de la population égyptienne de la Nubie comme étant les Anou. Il me semble que les explorateurs de la Nubie n'en ont guère tenu compte. Ces nombreuses sépultures prédynastiques ne peuvent être que celles des habitants du pays qui, jusqu'à une date très tardive, sont appelés  *Anu Setiu*.

Dans un travail précédent, j'ai montré par des exemples de diverses époques que le nom d'Anou était un nom générique des populations de l'Égypte propre. Ce sont les  qui ont donné leur nom à  et , les deux divisions de l'Égypte. Le pays des cataractes et la Nubie, ce sont les  et les , les *Anu Setit* et les *Anu Setiu*. La partie occidentale de l'Afrique qui confine à l'Égypte, ce sont les , les *Anu Tehennu*, et enfin la Péninsule sinaïtique et probablement aussi le midi de la Palestine, ce sont les , les *Anu Mentu*, appelés aussi  *Mentiu Setit*. En un mot ce sont les Chamites qui ont occupé le Nord-Est de l'Afrique, et qui s'étendaient probablement plus loin au Sud que sous le Nouvel Empire. Si le fond de la population était le même dans toute cette région, on comprend que M. Elliot Smith nous dise qu'il n'y a pas de différence de race entre le Nubien et l'Égyptien. Il n'y en a pas non plus dans la civilisation primitive. Les tombes néolithiques d'Égypte sont absolument semblables à celles de Nubie. J'entends dans la forme, car il peut y

avoir de légères différences dans la céramique, qui tiennent à des circonstances locales sur lesquelles nous aurons à revenir.

Je crois donc pouvoir affirmer que la civilisation néolithique est celle des Anou, de l'ancien fond africain de la population. Nous avons des représentations de ces Anou, et l'une des plus intéressantes, ce sont les soldats qui proviennent d'un tombeau de la X<sup>e</sup> ou XI<sup>e</sup> dynastie. Chacun connaît ces deux troupes tirées de la tombe d'un officier : les Égyptiens dynastiques armés de la lance à pointe de cuivre, et les Anou, les archers avec des flèches à pointes de silex. Ce ne sont pas des nègres. Ils n'ont qu'une ceinture et une longue bande qui remplace l'étui phallique. Ce costume très élémentaire se trouve dans certaines représentations de l'Ancien Empire où il paraît indiquer qu'on emploie des Anou comme ouvriers<sup>1</sup>. Je crois aussi qu'on peut reconnaître les deux éléments de la population dans certaines peintures de la XI<sup>e</sup> dynastie où l'on voit des hommes brun rouge et jaune clair<sup>2</sup>; ces derniers me paraissent être des Anou Tehennou, de la frontière ouest. Ils étaient plus blancs que les Égyptiens, comme c'est le cas aujourd'hui pour les Tunisiens.

Qui sont maintenant les envahisseurs ou les conquérants, lesquels sont devenus les Égyptiens dynastiques? Il y a lieu dans cette recherche de tenir compte des traditions des Égyptiens eux-mêmes. Or ces traditions sont unanimes à leur donner une origine africaine : pour se fixer en Égypte, ils ont descendu le cours du fleuve, ils doivent donc être partis du Haut Nil. A cet égard, les données mythologiques sont d'accord avec les historiens grecs comme Diodore : « Les Éthiopiens, nous dit-il, affirment que l'Égypte est une de leurs colonies. Il y a des ressemblances frappantes entre les lois et les usages des deux pays. » Ce que Diodore appelle l'Éthiopie, c'est le Haut Nil.

Une légende qui appuie le renseignement de l'historien grec, c'est la conquête de l'Égypte par le dieu Horus, telle qu'elle nous est racontée dans les grands tableaux qui ornent le couloir de ronde du temple d'Edfou : « L'an 363, nous dit le texte, du roi Harmachis vivant éternellement, Sa Majesté était en Nubie, ses soldats sans nombre avec lui . . . » Le dieu s'embarque avec son fils Horus, son général, qui deviendra le grand dieu d'Edfou. Horus livre un grand nombre de batailles à Set et à ses compagnons, il conquiert toute l'Égypte où il organise le culte, et il parvient même à la ville de  Tar qui était la frontière orientale du pays. On sait le rôle que joue Horus dans la plus ancienne époque historique et il semble impossible de ne pas voir dans ce récit mythologique une tradition qui s'était perpétuée jusqu'à l'époque grecque, car c'est dans un temple ptolémaïque qu'elle nous a été conservée. Pour les Égyptiens, Horus et ses compagnons avaient descendu le Nil, ils venaient d'Afrique. Ainsi que le dit M. Maspero, « cette légende serait l'écho lointain d'un fait qui se serait passé aux temps antérieurs à l'histoire . . . les tribus conquérantes auraient été nécessairement d'origine africaine et auraient apporté de nouveaux éléments africains à ceux que la civilisation du Bas Nil renfermait déjà ».

1. CAPART, *Une rue de tombeaux*, pl. CV.

2. *Deir-el-Bahari*, XI<sup>e</sup> dynastie, pl. XXII.

A côté de cette légende, il y a plusieurs traits dans les coutumes égyptiennes qui nous font croire aussi que l'invasion est venue du Sud. L'Égyptien lorsqu'il s'oriente se tourne toujours vers le Sud, l'Occident est à sa droite, l'Orient à sa gauche. Il ne faut pas croire que cela veuille dire qu'il marche vers le Midi, suivant la direction qui lui a été indiquée par ses ancêtres. Puisque le dieu Horus, le roi d'Égypte, est considéré comme descendant le Nil, l'Égyptien se tourne vers le dieu; en même temps il se tourne vers le grand fleuve dont les eaux bienfaisantes lui apportent la nourriture et lui permettent d'exister. Il est incontestable que dans la division en deux qui déjà aux époques les plus reculées apparaît toutes les fois que l'Égypte est nommée, l'Égypte du Midi est toujours la première, elle a toujours le pas, la prééminence sur l'autre. Les rois de la Haute Égypte sont cités avant ceux de la Basse. Le mot roi, royal veut dire à proprement parler roi de la Haute Égypte. Dans certains sacrifices, lorsque au lieu d'immoler deux taureaux on se contente d'un seul, c'est celui de la Haute Égypte. Le caractère national a toujours été plus marqué dans la Haute Égypte que dans la Basse. Cette sorte de prédilection des Égyptiens pour le Midi venait d'une tradition rappelant que le Sud avait été leur premier établissement.

Les Égyptiens dynastiques sont des Africains venus de ces régions du Haut Nil dont l'histoire est encore si peu connue. Ils étaient Chamites, de même race que les Égyptiens néolithiques, c'est pourquoi l'on ne distingue aucune différence anthropologique entre les deux éléments. Ils se sont établis au milieu de ces Africains qui les avaient précédés, ils ont vécu côte à côte, le mélange s'est fait tout naturellement, c'est pourquoi aussi il n'y a pas d'arrêt marqué, de coupure dans le progrès de la civilisation. Les nouveaux venus avaient comme les autres l'habitude d'enterrer leurs morts assis, ce qui suppose qu'ils avaient la même conception de la vie d'outre-tombe.

Les conquérants étaient des Africains qui ont suivi le cours du fleuve. Nous ignorons totalement quelles raisons les ont engagés à quitter leur demeure première; peut-être une invasion nègre, car il paraît probable qu'à une époque très reculée les nègres ont refoulé au Nord une partie des populations chamitiques.

Les vainqueurs des Anou n'ont pas apporté en Égypte une civilisation toute faite, mais ils avaient sur leurs sujets deux supériorités: ils étaient agriculteurs et ils connaissaient la métallurgie. Tandis que dans les peintures des Anou nous ne voyons point d'animaux domestiques, avec les Égyptiens dynastiques apparaît le bœuf « *bos Africanus* » qui vit encore en troupeaux immenses dans les plaines du Haut Nil, et duquel, nous dit M. Lortet, « il n'y a aucune raison de croire qu'il ne soit pas originaire d'Afrique où il se rencontre par milliards. Des régions centrales africaines, il a dû descendre le Nil ... pour peupler les campagnes d'abord, puis les nécropoles de l'ancienne Égypte. » Il ne semble pas qu'à l'époque néolithique le « *bos Africanus* » fût sauvage dans l'Égypte même, car alors on le verrait dans les enclos des primitifs avec les autruches et les gazelles. Il a été amené domestiqué par les conquérants.

Ces envahisseurs étaient métallurgistes. Le métal se trouve dans les tombes des premières dynasties; c'est d'abord le cuivre dont on fait des haches, des ciseaux, des

épingles, puis l'or qu'on voit déjà très bien travaillé dans une tombe de Naga-ed-Dér<sup>1</sup>, trouvée par M. Reisner; il sert non seulement à faire de grosses perles pour des colliers, mais aussi pour des représentations au repoussé d'une gazelle et d'un bœuf. L'or est un métal africain; les rois de la XVIII<sup>e</sup> dynastie recevaient de l'or comme tribut de Pount et des peuples du Haut Nil; les lettres de Tel-el-Amarna nous apprennent qu'ils transmettaient cet or aux peuples de la Mésopotamie.

La légende d'Edfou nous apprend aussi que les conquérants connaissaient le travail du métal, car en plusieurs localités Horus établit des colonies de forgerons. « On peut se représenter l'Horus d'Edfou, nous dit encore M. Maspero, comme étant au début le chef et le dieu d'une tribu d'ouvriers travaillant le métal. » Ainsi, d'après la légende, le métal vient de l'intérieur du Haut Nil. M. Reisner voit dans l'introduction du métal et dans l'adoption de l'écriture un progrès normal des indigènes néolithiques, et il se refuse à voir là aucun élément étranger. Il nous est difficile d'adopter ce point de vue. On ne voit pas la cause qui aurait déterminé soudain ce pas en avant. Pour ce qui est de l'écriture, on ne peut guère considérer les quelques emblèmes ou étendards qui surmontent les huttes des primitifs comme étant les premiers éléments de représentations graphiques. Et quant au métal, si l'on pense qu'il n'existe pas en Égypte même, et que sauf un peu d'or le pays est absolument dépourvu de minerai, on se demande comment il serait venu à l'esprit de ces aborigènes d'user d'instruments de cuivre. Sans doute, nous ne devons pas oublier que ces instruments peuvent être venus par le commerce. En général, quand nous étudions les peuples anciens, nous sommes trop enclins à les considérer comme absolument indépendants les uns des autres, et nous ne tenons pas suffisamment compte des rapports commerciaux qui ont existé entre eux dès une haute antiquité. Il est évident, par exemple, que les instruments de métal que nous trouvons dans les palafittes des lacs de Suisse doivent être venus de l'extérieur, car la Suisse aussi ne possède aucun cuivre. Et certains produits dont se servaient les habitants les plus anciens, comme l'ambre, devaient venir de pays éloignés. On pourrait donc supposer qu'en Égypte ces instruments ont été importés d'une région plus développée. Mais avec le métal, paraît aussi l'écriture assez semblable à ce qu'elle sera plus tard, le culte, une hiérarchie de prêtres et une sorte de division administrative du pays. Est-ce à dire que des conquérants étrangers aient apporté cela tout fait de la région qu'ils quittaient? Non, sans doute: M. Reisner fait remarquer avec raison qu'on ne connaît chez aucun peuple voisin une écriture qui ait même un rapport lointain avec les hiéroglyphes égyptiens. Mais l'écriture a fort bien pu être inventée, découverte par ces conquérants, ces envahisseurs qui, suivant nous, ont établi leur domination sur les Africains dont nous avons décrit la civilisation.

Il a dû se passer en Égypte un phénomène analogue à celui que nous constatons chez les nations qui ont subi l'invasion aryenne. On sait que depuis plusieurs années le rôle des Aryens, qu'on croyait les civilisateurs par excellence, a été beaucoup

---

1. REISNER, *Naga-ed-Dér*, vol. I, p. 25.

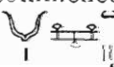
diminué. On s'est demandé ce qu'ils avaient apporté aux populations au sein desquelles ils s'étaient fixés. Sans aller jusqu'à certaines théories très en vogue aujourd'hui et qui soutiennent que toute la civilisation du bassin de la Méditerranée est sortie d'Afrique, on a reconnu qu'à leur arrivée, soit dans la péninsule hellénique, soit en Italie, les Aryens avaient trouvé des populations déjà fort avancées. Le mélange de l'élément aryen avec l'élément indigène, cet alliage, si l'on peut s'exprimer ainsi, a produit des résultats merveilleux. Et ce qui prouve bien que, pour se développer, l'élément aryen avait besoin d'une terre bien préparée, c'est ce qui s'est passé en Germanie. On ne niera pas que les Aryens ne soient fortement représentés dans cette contrée, puisque plusieurs savants leur ont donné comme pays d'origine les régions voisines de la Baltique. Il n'en est pas moins vrai que les Germains sont restés des barbares jusqu'au moment où ils ont envahi l'Empire romain, parce que les Aryens n'ont pas trouvé là où ils se sont établis une population autochtone susceptible de civilisation. S'il y a eu mélange entre deux éléments, ce mélange n'a pas produit de résultat comparable à ce qui s'est vu ailleurs.

Pour que la civilisation pût se développer, il fallait aussi que les envahisseurs trouvassent un pays dont les conditions physiques fussent favorables. On comprend que ces Chamites agriculteurs ne se soient pas beaucoup arrêtés en Nubie, mais arrivant en Égypte, dans ce pays d'une merveilleuse fertilité, ils s'y sont établis ; ils ont su tirer un parti excellent de ce qu'ils trouvaient dans la population indigène, et le mélange a produit la civilisation pharaonique telle que nous la trouvons sous les trois premières dynasties.

Cette civilisation est certainement indigène, autochtone ; et l'un des éléments les plus importants et qui par sa nature même est la démonstration la plus claire de cette assertion, c'est l'écriture. S'il y a quelque chose qui ait un caractère égyptien prononcé, c'est l'écriture hiéroglyphique, qui est certainement née dans la vallée du Nil. Je ne saurais pas indiquer un seul signe qui soit d'origine étrangère ; il paraît, en particulier, tout à fait impossible de faire dériver les hiéroglyphes de l'écriture cunéiforme. A cet égard je ne puis que me ranger à l'opinion de M. Budge, qui déclare que l'écriture hiéroglyphique n'est nullement une modification du babylonien linéaire et encore moins un dérivé du cunéiforme ; tout au plus pourrait-on admettre un ancêtre commun dont aucune trace n'a survécu.

MM. Hommel et de Morgan veulent tous deux, en s'appuyant sur des arguments différents, faire venir la civilisation égyptienne de Babylone. Pour M. de Morgan, les Égyptiens conquérants sont les Sémites qui occupaient le fond du golfe Persique et la côte nord de l'Arabie. Ce ne sont pas cependant de purs Sémites, ce sont plutôt des autochtones demi-sémitisés. Je ne puis discuter ici les preuves sur lesquelles M. de Morgan fonde son assertion. Il en est une que je ne puis accepter : l'usage de la brique crue, qui suivant lui est d'origine chaldéenne. Il semble qu'une population comme les indigènes égyptiens, qui étaient des potiers aussi habiles, ont pu inventer eux-mêmes l'usage de la brique crue, l'emploi du limon du Nil séché au soleil. D'ailleurs il y a des tombeaux indigènes dont les parois sont revêtues de briques, ce qui montre bien qu'à

l'occasion ils savaient s'en servir. On peut aussi supposer que deux peuples habitant au bord de grands fleuves dont le limon est bon à faire des briques, ont pu faire cette découverte chacun de son côté.

Quoiqu'ils aient été les instigateurs du progrès chez les indigènes, les Égyptiens pharaoniques ont été à l'origine des conquérants ; la fête « de frapper les Anou » se trouve déjà dans de très anciens documents comme la pierre de Palerme, elle se conserva très tard, et l'acte symbolique qu'on voit dans les monuments des premières dynasties, du roi frappant de sa massue un prisonnier Anou, est une tradition rappelant que les nouveaux venus avaient commencé par soumettre les indigènes. Les conquérants étaient guidés par leur dieu  *Upuatu* ou *Apuatu*, « celui qui ouvre ou qui montre les chemins » et qui avait pour emblème un chacal ou un chien. La marche des vainqueurs a été du Sud au Nord, elle a suivi le cours du fleuve. C'est dans la Haute Égypte à Nagada, à Coptos et dans la Moyenne Égypte à Abydos, qu'ont été trouvés la plus grande partie des premiers monuments dynastiques, et d'ailleurs la légende égyptienne telle que la rapporte Manéthon nous enseigne que Ména partit de This, descendit le fleuve et alla fonder Memphis.

Ainsi l'occupation de l'Égypte par un clan africain plus civilisé, mais de même race que les indigènes néolithiques, telle est pour nous l'origine de la nation égyptienne. Les indigènes devaient être les plus nombreux de beaucoup. Il nous semble, ainsi que nous l'avons déjà dit, que la défaite des Saxons par les Normands qui s'établirent en maîtres dans le pays, présente une certaine analogie avec ce qui se passa en Égypte.

Le fait que les deux éléments de la population étaient de même race explique la civilisation graduelle qui ne dut pas être la même dans toutes les parties du pays. Ici les conquérants étaient peut-être plus nombreux, et leur influence se fit sentir plus rapidement sur leurs sujets ; là, dans tel endroit écarté, les Anou restèrent encore fort longtemps ce qu'ils avaient été depuis des siècles. La transition se fit naturellement, sans qu'on puisse constater à un moment donné une coupure, une rupture complète entre l'ancien et le nouveau.

Un des traits de ressemblance les plus marqués entre les deux éléments, c'est l'habitude qu'ils avaient les uns et les autres d'enterrer leurs morts assis, dans des tombes où ils mettaient à côté du défunt ce qui lui était nécessaire durant sa vie. Cela indique qu'ils avaient la même conception sur la vie d'outre-tombe. Pour eux, la tombe était une représentation réduite de la demeure qu'ils avaient durant leur vie et où ils se tenaient dans l'attitude du repos.

Ce qui est difficile à expliquer, c'est ce qui se passa vers la fin de la III<sup>e</sup> dynastie. Quelle est la cause qui, à cette époque, a poussé les Égyptiens à adopter l'embaumement, la momification que nous ne trouvons pas dans les premiers monuments dynastiques ? Car on ne saurait nier que la momie répond à une tout autre conception de la vie future ; elle suppose la division de la personnalité en divers éléments dont l'un est le double qui s'appellera le double vivant, et qui mènera une vie indépendante, à condition cependant que le corps soit conservé intact et soit préservé de la corruption et des violences qu'on pourrait lui faire subir. Ces idées nouvelles sont-elles venues de l'exté-

rieur? Faut-il faire intervenir ici pour la première fois une influence sémitique qui jusqu'alors ne s'est nullement fait sentir en Égypte? C'est là une question très grave, à laquelle nous ne saurions maintenant donner une réponse positive. Ici encore il y a mélange des deux genres de sépulture. Il semble bien que dans certaines tombes de la IV<sup>e</sup> dynastie on trouve des corps accroupis et des momies. Il faudrait cependant être bien certain que ces corps accroupis ne proviennent pas d'usurpations de tombes comme nous en avons constaté à Abydos.

Il y a lieu certainement à procéder avec une grande prudence dans les dates qu'on assigne aux monuments qui ne portent pas d'inscriptions. Et ici je ne puis m'empêcher de faire de graves réserves sur les classifications strictes et rigoureuses qui ont été proposées par mes savants confrères dans l'archéologie égyptienne, d'abord pour la céramique, puis même pour de menus objets tels que des colliers de femmes. A cet égard, il est utile de jeter un regard sur ce qui se passe de nos jours, car nous ne pouvons pas supposer que nos ancêtres lointains eussent des natures très différentes de ce que nous sommes nous-mêmes. Sans sortir des nations chrétiennes, ne pouvons-nous pas constater que plus les habitants d'un village ou d'une région sont retardés, plus ils tiennent à leurs coutumes quelquefois enfantines, à leurs ustensiles grossiers pareils à ceux qu'avaient leurs grands-pères, à leurs usages qui datent quelquefois de temps antérieurs au christianisme. Par exemple, dans notre temps d'écoles et de centralisation administrative, combien ne faut-il pas d'années ou quelquefois de générations, pour obtenir qu'une population renonce aux poids et aux mesures qui remontent à une époque inconnue et qu'elle a toujours employés.

Il y a toute raison de croire qu'il en a été de même en Égypte. Nous sommes dans un pays qui est tout en longueur et qui s'étend au bord d'un fleuve. Il n'y a pas de point central d'où une influence puisse rayonner jusqu'aux extrémités. Il s'agit d'un pays conservateur par excellence, où certains usages tels que celui de faire de la poterie à la main, je l'ai vu de mes yeux au Fayoum, se sont perpétués jusqu'à nos jours. Encore aujourd'hui la poterie d'une ville n'est pas la même que celle d'une autre qui n'est qu'à quelques heures de distance. Je le demande : parce qu'il se sera produit un changement de dynastie à Thèbes ou à Memphis, pourquoi dans un village éloigné, les femmes changeraient-elles le style des perles de leur collier, ou la forme des vases dans lesquels elles cuisent leurs aliments ?

On a été jusqu'à faire des classifications chronologiques dans le préhistorique égyptien, à distinguer plusieurs phases successives. Mais qu'on se reporte à l'état du pays à cette époque reculée. Une longue vallée allant depuis l'origine du Delta jusqu'en Nubie est occupée par une population chamite, qui est arrivée à une civilisation néolithique. Évidemment cette civilisation, qui dans ses grands traits sera la même sur cette vaste étendue, différera dans le détail suivant les localités. Ces différences viendront de ce que la matière dont on fait les instruments n'est pas partout identique, de ce que le goût varie d'une tribu à l'autre, ou de ce que l'habileté n'est pas égale. Parce que dans telle localité les vases ou les silex seront moins bien travaillés, cela ne veut pas dire qu'il faille nécessairement voir là une phase antérieure de la civilisation néolithique.

J'en viens maintenant au moment où les Égyptiens dynastiques ou pharaoniques ont atteint la civilisation que nous connaissons. L'influence de cette civilisation ne se fera sentir que graduellement et à des degrés très divers suivant les localités. A moins que nous n'ayons une preuve absolue, j'estime que nous ne pouvons pas déclarer que, si un objet d'un certain style est de la IV<sup>e</sup> ou V<sup>e</sup> dynastie à Ghizeh, un objet à peu près pareil trouvé à Abydos est nécessairement de la même époque. Qui a créé ces types de dynastie réglés par des prescriptions fixes? Quelle autorité a ordonné les changements et cela d'une manière uniforme dans toute l'étendue du pays? Par quel canal ces modifications sont-elles arrivées aux extrémités du pays? et qui a obligé la population à s'y conformer? Il est clair que je ne considère ici que le peuple, la majorité de la population, et non pas la classe supérieure en relation avec la royauté, ce que nous appellerions d'un nom moderne : le monde officiel.

Chaque localité de quelque importance a son histoire archéologique dont il y a lieu de tenir compte ; il est aisé d'en citer des exemples. Si nous n'avions les noms des rois de qui datent les tombes d'Assouan, qui songerait à les considérer comme contemporaines des belles tombes de Sakkarah ou Ghizeh? On ne manquerait pas de les appeler plus archaïques. A Deir-el-Bahari, qu'on prenne les vases en terre grossière trouvés dans les dépôts de fondation de la XVIII<sup>e</sup> dynastie ou ceux qui proviennent des tombes de la XI<sup>e</sup>, ils sont identiques. C'était évidemment la fabrique locale et le goût local.

Chaque district ayant eu une certaine population doit donc être étudié pour lui-même. Ainsi nous comprenons parfaitement M. Reisner rapprochant les monuments de Naga-ed-Dér de ceux d'Abydos. Les deux endroits sont voisins et ont dû avoir la même population. En revanche nous ne pouvons suivre M. Reisner dans d'autres cas où il généralise en se fondant sur l'idée que chaque époque a un type qui est établi d'une manière uniforme dans tout le pays. Le savant explorateur de la Nubie classe une série de tombes de Nubie entre le commencement de la période dynastique et la III<sup>e</sup> dynastie. Il constate cependant une différence importante. Je cite ses propres paroles : « It might be objected that the long wine jars which are most characteristic of the early dynasties in Egypt are wanting in these graves ; . . . and they do not occur in Nubia in any archaeological group which we have found. » Il me semble qu'il y a lieu ici de mettre de côté les arguments archéologiques et à les remplacer par le simple bon sens. Il n'y a jamais eu de vin en Nubie ; ce n'est pas sur cette étroite langue de terre entre la montagne et le fleuve que la vigne a jamais été cultivée, sans compter que le climat ne s'y prête pas. Ce qui serait étonnant, c'est qu'en Nubie on mit des amphores à vin dans les tombes. On voit où conduit parfois cette classification théorique qui ne tient pas compte des circonstances locales. Les Égyptiens dynastiques venant du Haut Nil n'ont certainement pas apporté avec eux la culture de la vigne. Il se sont mis à la cultiver lorsqu'ils ont été dans la Moyenne Égypte, où ils l'ont peut-être reçue des populations des oasis.

Les Anou, la population primitive, se sont maintenus avec leur civilisation néolithique jusqu'à une époque tardive dont le terme nous est inconnu. La preuve m'en a été fournie par mes fouilles de l'hiver de 1910, à Abydos. Là nous avons trouvé un

cimetière où, au premier abord, tout semblait être pêle-mêle, mais dont l'étude attentive nous a révélé un cimetière égyptien envahi et usurpé par les soi-disant préhistoriques.

J'hésite encore à placer les tombes égyptiennes les plus anciennes à la VI<sup>e</sup> ou la XI<sup>e</sup> dynastie. Ce sont des puits rectangulaires creusés dans le rocher, d'une profondeur qui peut aller jusqu'à quatre mètres, avec une chambre ouvrant d'un côté. Dans l'unique tombe qui était encore intacte, la chambre était fermée par une porte en briques, suivant l'habitude. Quand nous eûmes enlevé ces briques, nous trouvâmes dans la chambre un sarcophage en bois qui avait été rectangulaire, mais qui était réduit en poussière par les fourmis blanches. Avec le sarcophage étaient deux figurines assises, en albâtre, et une troisième debout, en os ; puis une petite table en pierre où étaient creusées de petites niches destinées à recevoir des vases et des amulettes déposés à côté, ce qui sert à la cérémonie de l'ouverture de la bouche. Il manquait cependant le *peshkaf*, dont la place était marquée, mais qui avait été enlevé, peut-être volé au moment de l'enterrement, comme cela s'est fait en mainte occasion.

La forme de la tombe, ce puits vertical avec chambre latérale, est tout à fait celle de la XI<sup>e</sup> dynastie, comme j'en ai trouvé en grand nombre à Deir-el-Bahari. Ce qui cependant me fait hésiter à assigner cette date à la tombe, c'est la table d'offrandes. J'en ai vu une pareille, mais de proportions plus grandes, trouvée par M. Reisner à Ghizeh dans une tombe datée de la VI<sup>e</sup> dynastie. Qu'elle soit de la VI<sup>e</sup> ou de la XI<sup>e</sup> dynastie, la tombe d'Abydos a un caractère égyptien indiscutable. Nous avons trouvé un grand nombre de ces puits avec chambre latérale ; mais quoique nous les ayons toujours fouillés consciencieusement jusqu'au fond, aucun ne nous a donné des résultats analogues. Ils avaient tous été ouverts et réoccupés par des corps étendus, demi-accroupis ou même complètement accroupis.

Entre les tombes égyptiennes et quelquefois par-dessus se trouvent un grand nombre de tombes du type appelé préhistorique ou prédynastique ; ce sont de petites tombes creusées à une faible profondeur, contenant un squelette accroupi et les objets habituels qui l'accompagnent : des vases de poterie grossière mêlés à des vases beaucoup meilleurs en poterie rouge avec un bord noir ; quelques-uns, en petit nombre, avec des ornements à spirale, d'autres avec des anses ondulées ; avec ces vases, ici et là des silex assez beaux, une ou deux palettes d'ardoise, des colliers de cornaline pour les femmes.

Pour moi la question ne paraît pas douteuse ; ces petites tombes sont plus récentes que les grandes. Il nous est arrivé de trouver une tombe ovale parfaitement conservée, et qui n'était séparée d'un puits égyptien que par une épaisseur de rocher d'environ trente centimètres. Admettant pour un instant l'idée en vogue aujourd'hui que la tombe ovale est nécessairement préhistorique et que le puits est postérieur, on se demande comment on aurait pu creuser ce puits sans déranger la petite tombe. Pour creuser un puits de cette dimension, il faut nécessairement mettre à nu le rocher, et cela sur un espace plus grand que le rectangle qu'on devra y tracer ; il faut se donner un peu de large surtout si la roche est recouverte d'une forte épaisseur de

sable ou de gravier. Comment supposer que l'outil de l'ouvrier qui met à nu le rocher n'arrive pas dans la petite tombe tout à la surface, et qui n'est séparée que de quelques centimètres du bord du puits que l'on va creuser dans le rocher jusqu'à une profondeur de quatre mètres, et duquel on sortira une quantité considérable de gravois. J'en dirai autant des tombes qui sont en partie au-dessus d'un puits. Pour les établir on a entamé quelque peu la paroi du puits. Lorsque le puits a été réoccupé, on a dû couper au travers de la petite tombe, et l'on a muré de briques l'ouverture qu'on y avait pratiquée. Parfois on a rassemblé ce qui restait des ossements dans la partie qui n'avait pas été coupée. Il est évident que cette opération a été faite par ceux qui pour réoccuper la grande fosse l'ouvraient à nouveau, et non par ceux qui l'ont creusée pour la première fois. C'est bien dans ce cas-ci qu'il eût été impossible de mettre à nu le rocher, de tracer le puits et d'en tailler les bords sans détruire entièrement la tombe indigène.

En outre, sur plus de quarante puits que nous avons fouillés au mois de février, un seul a été trouvé intact. Tous les autres sans exception avaient été ouverts, pillés ou employés pour des enterrements secondaires. Un puits rectangulaire avec une chambre latérale est une tombe égyptienne. La chambre doit être fermée avec des briques, en sorte que l'accès n'en soit pas possible. A l'intérieur, il y a un sarcophage et des objets plus ou moins nombreux, souvent tout un mobilier funéraire. Si une chambre de cette nature est trouvée ouverte, cela signifie certainement que la tombe a été pillée, d'autant plus qu'on n'y trouvera aucun objet qui appartienne à l'enterrement égyptien proprement dit. Ainsi la tombe à laquelle a été donné le n° 23 se compose d'un puits rectangulaire, d'une chambre ouverte dans laquelle était un enfant accroupi, renfermé dans une caisse en bois sans couvercle. Ce n'est évidemment pas pour cet enfant que ce puits et cette chambre ont été creusés. Si l'enfant avait été l'habitant auquel la chambre était destinée, celle-ci eût été fermée, et je ne puis m'empêcher de croire qu'on aurait déposé à côté de lui quelques objets funéraires. Pas un de ces objets n'a été trouvé dans ces nombreux puits où les chambres étaient toujours ouvertes. La conclusion qui s'impose donc, c'est que tous ces puits ont été usurpés par des hommes qui n'étaient pas ce que nous appelons des Égyptiens dynastiques.

Ce qui me porte à croire que c'étaient les mêmes gens qui ont employé les petites tombes de surface, c'est qu'ils les ont respectées de leur mieux quand ils avaient à couper au travers. Ils muraient l'ouverture qu'ils avaient été obligés de faire. La réoccupation des tombes s'est faite de diverses manières. Les aborigènes ont plus ou moins adopté les coutumes égyptiennes. Ici nous trouvons dans la chambre un corps replié en partie; ailleurs les corps sont étendus. Voici une tombe de surface à cercueil de roseaux (n° 28). Quand on a réoccupé le puits voisin, on a coupé au travers; les ossements ont été entassés dans la partie respectée au fond du puits, dans la chambre ouverte était un corps allongé dans un cercueil grossier. Au sommet du puits, sur le bord, une rangée de vases genre préhistorique. On ne dira pas que cet enterrement-là est égyptien!

Un puits (n° 101) à chambre ouverte, renfermait des objets d'époques diverses

réunis lors de l'enterrement secondaire, un squelette de femme était dans un sarcophage grossier, près de la tête des vases en pierre, sur le cercueil un miroir de bronze. Le miroir indiquerait plutôt une usurpation tardive.

Tout près de tombes ovales, un homme étendu dans un sarcophage de roseaux, un autre en travers du premier et un troisième qui avait sur l'estomac un vase rouge à bord noir, en forme de cornet, le vrai type des vases préhistoriques.

Le n° 169 semblait indiquer une personne de condition plus élevée : tombe ovale, femme accroupie, collier de 25 perles en cornaline et en lapis. Devant la figure un vase de pierre, aux pieds deux vases en terre sèche, un bol et 17 vases rouges. Ici aussi nous avons pu constater la présence simultanée de vases de styles complètement différents : la poterie grossière faite à la main et des vases rouges de bonne facture.

Avant que le cimetière eût été recouvert, lorsqu'on le regardait à quelque distance, d'un point où l'on pût avoir une vue d'ensemble, il était impossible de ne pas être frappé de la manière dont on avait su tirer parti de la place. Le moindre espace entre les puits était occupé par des tombes ovales ou des tombes d'enfant, ou des enterrements africains plus ou moins soignés. On ne pouvait pas se représenter de grands puits creusés parmi ces tombes serrées. Car, pour arriver à 3 ou 4 mètres dans le rocher, cela suppose un travail considérable et l'enlèvement d'une masse de déblais. Comment croire que les ouvriers égyptiens chargés de ce travail eussent mis un soin minutieux à ne pas déranger de petites tombes distantes seulement de quelques centimètres, si même cela était possible. Rien autant que cette vue générale, que je contemplais d'en haut, n'a contribué à affermir ma conviction que les puits étaient ce qu'il y avait de plus ancien et que les tombes ovales étaient venues après.

A quel moment s'est faite cette usurpation ? Rien absolument ne peut en fixer la date, elle est postérieure à la XI<sup>e</sup> dynastie, mais nous ne pouvons pas en dire davantage. On a voulu donner aux corps étendus la date de la XVIII<sup>e</sup> dynastie. C'est possible, mais pour le moment nous n'en avons aucune preuve. Je crois que ces divers modes d'enterrement peuvent très bien être simultanés. Quand ils occupèrent les tombes égyptiennes et qu'ils les pillèrent, les nouveaux venus adoptèrent en partie les coutumes des Égyptiens : les uns conservèrent la tombe ovale de l'ancienne tradition, d'autres allèrent même jusqu'à enterrer leurs morts étendus, un pot à bord noir placé sur l'estomac indiquait pour l'un d'eux à quelle race il appartenait. Mais ici encore je ne puis admettre cette réglementation inflexible qui fixe un mode d'enterrement presque pour chaque dynastie.

Ce qui certainement ajoute à la confusion du cimetière, ce sont des constructions voûtées qui peuvent être de la XI<sup>e</sup> dynastie ou beaucoup plus tardives, un grand vase rempli de momies de chats qui n'est certainement pas d'une haute antiquité, et enfin des tombes franchement romaines établies au-dessus du cimetière antique.

Un autre cimetière où, à mon sens, on trouve le mélange de sépultures d'Anou et d'autres appartenant à l'élément égyptien, c'est celui qui a été fouillé par M. le Dr Möller à Abusir-el-Meleq, un endroit écarté, où, paraît-il, les Européens se voient rarement. M. Möller est tombé d'emblée sur un grand nombre de tombes où les défunts

sont accroupis<sup>1</sup>. La forme des tombes, les objets qu'elles renferment, tout cela est semblable à ce qui a été retrouvé presque partout en Égypte, c'est la civilisation néolithique, et, au premier coup d'œil, M. Möller nous dit que ces tombes sont préhistoriques. Une seule renfermait un objet fort rare, c'est une figurine en terre cuite de 6 centimètres de haut, qui présente l'apparence d'un chameau agenouillé. M. Möller conclut de cette figurine « que l'opinion courante d'après laquelle le chameau aurait été introduit pour la première fois par les Perses en l'an 500 av. J.-C. n'est plus soutenable. Nous devons donc nous expliquer l'absence complète de représentations du chameau sur les monuments postérieurs par le fait que l'animal introduit par l'élément sémitique de la population préhistorique a bientôt disparu<sup>2</sup>. » Cette théorie fondée uniquement sur une petite figurine de terre cuite ne laisse pas que de nous étonner. Jusqu'à présent nous n'avons trouvé en Égypte que des Africains, nous n'avons reconnu aucune influence sémitique, sauf peut-être à la fin de la III<sup>e</sup> dynastie; encore moins avons-nous rencontré les Sémites eux-mêmes. La suite des fouilles de M. Moller nous donne une explication toute naturelle de cette figurine. Le savant Berlinoise a trouvé des tombes renfermant des scarabées du roi Khian, qu'il considère comme des tombes Hyksos. Il se serait produit à Abusir-el-Meleq ce que l'on nous montre dans beaucoup d'autres localités. Il y aurait là un magnifique cimetière préhistorique, fort bien conservé, puis des sépultures Hyksos de plus de mille ans postérieures, dans l'intervalle rien. Ainsi, ou il n'y avait plus de population à Abusir-el-Meleq, ou nous ignorons absolument dans quel endroit et comment elle se faisait enterrer. Je ne sais pas pourquoi il faut placer un millier d'années au moins entre les deux genres de sépulture. Voici un endroit écarté où les Anou ont conservé leurs mœurs et leurs usages, comme le ferait une tribu de Bédouins de nos jours; dans leur cimetière sont venus se faire enterrer quelques Égyptiens du temps. On nous dit que ce sont des Hyksos, c'est-à-dire des Mésopotamiens qui connaissaient certainement le chameau, qui en avaient peut-être quelques-uns avec eux. Un Anou, un habitant de la population indigène s'est fait faire une figurine à l'image de l'animal et l'a mise dans son tombeau. Peut-être avait-il acquis la figurine d'un Mésopotamien, il pouvait aussi avoir une raison pour désirer qu'elle fût auprès de son cadavre, comme les Grecs Mycéniens tenaient à avoir des scarabées au nom de Memnon, ce qui, expliqué d'après M. Möller, voudrait dire qu'il y a eu en Grèce une invasion d'Égyptiens lesquels n'ont pas tardé à disparaître. Abusir-el-Meleq est comme Abydos un cimetière où les deux éléments de la population se sont fait enterrer, et il n'y a aucune raison de supposer que de l'un à l'autre il y ait un grand intervalle. Sans doute les néolithiques sont les premiers, mais nous ne savons pas quand ils ont creusé là leur première tombe; c'était qui sait, peu avant l'arrivée des Égyptiens Hyksos, et ils peuvent parfaitement avoir continué leur mode d'enterrement en même temps que les nouveaux venus et même après.

En résumé, la population primitive de l'Égypte est africaine, elle se compose de

---

1. *Mitteilungen der Deutschen Orient Gesellschaft*, n° 30.

2. MÖLLER, *l. l.*, p. 16.

deux éléments de même race, l'un, les Anou, les primitifs néolithiques qui ont été les premiers à occuper le pays dans toute son étendue, l'autre africain également, venant de quelque part sur le Haut Nil, peuplade pratiquant l'agriculture et connaissant la métallurgie. Ces nouveaux venus ont été d'abord des conquérants, ils ont « frappé les Anou », mais ils se sont mêlés graduellement à la population primitive, et de ce mélange est née la civilisation égyptienne, qui est autochtone, et qui ne présente pas d'éléments étrangers.

Dans mes précédents travaux, j'ai émis une opinion un peu différente : j'admettais bien que les conquérants venaient du Haut Nil, qu'ils avaient fait un long séjour dans ces régions et qu'ils pouvaient ainsi être considérés comme des Africains, mais que leur origine première était l'Arabie, le pays de Pount qui, dans sa partie africaine, avait été leur première étape. Dernièrement les recherches si approfondies de MM. Reisner, Elliot Smith, Petrie, Mac Iver, D<sup>r</sup> Lortet, D<sup>r</sup> Fouquet me paraissent avoir établi d'une manière si complète l'origine africaine de ces Chamites, que je me vois forcé de modifier ma première opinion en ce sens que, tandis qu'une branche africaine aurait descendu la vallée du Nil, l'autre aurait occupé Pount et serait passée de là en Arabie.

Je me trouve d'accord sur ce point avec M. le professeur Reinisch qui, partant du point de vue linguistique, affirme que l'origine africaine des Égyptiens ne fait pas question. Ainsi la linguistique, la preuve anthropologique, les traditions des anciens Égyptiens nous conduisent au même résultat, et aussi, nous n'hésitons pas à le dire, l'archéologie.